

Lettres à Jacques Ferron (1947-1949)

Marcelle Ferron et Marcel Olscamp

Volume 34, numéro 2-3, automne–hiver 1998

L'automatisme en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036112ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036112ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ferron, M. & Olscamp, M. (1998). Lettres à Jacques Ferron (1947-1949). *Études françaises*, 34(2-3), 235–253. <https://doi.org/10.7202/036112ar>

Lettres à Jacques Ferron (1947-1949)

MARCELLE FERRON

Ces lettres proviennent du Fonds Jacques-Ferron de la Bibliothèque nationale du Québec (MSS 424, boîte n° 11, chemise n° 1, 1.1.98) ; elles ont été choisies en fonction de leur intérêt pour ce numéro d'Études françaises. La plupart, écrites à la volée par une jeune artiste au plus fort de « l'épopée automatiste », sont demeurées sans date ; j'ai donc tenté de les replacer dans un ordre chronologique approximatif. Malheureusement, les réponses de Jacques à sa sœur cadette n'ont pu être retrouvées.

Dans les cinq premières lettres, rédigées entre 1947 et 1948, Marcelle Ferron rend compte à son frère, établi comme médecin en Gaspésie, des activités du mouvement automatiste, auquel elle collabore avec enthousiasme. Les cinq lettres suivantes, qui datent de 1949, sont adressées à Jacques au sanatorium de Sainte-Agathe, où il se trouve en traitement à partir d'avril.

Une dizaine de courts passages, surtout relatifs aux affaires de la famille, ont été retranchés. J'ai rectifié l'orthographe et la ponctuation lorsque la chose m'a paru nécessaire.

Je désire remercier vivement M^{me} Marcelle Ferron, qui a aimablement accepté de relire avec moi ces lettres de jeunesse et qui en a autorisé la publication.

MARCEL OLSGAMP

[1947]¹

Mon cher Johnny,

J'ai relu hier des poésies d'Aimé Césaire, poète noir de la Martinique. Je n'ai ordinairement pas une sympathie très grande pour la poésie lue, mais ce petit bouquin-là m'emballe.

« Tout ce qu'on peut notablement en penser est que le don du chant, la capacité de refus, le pouvoir de transmutation spéciale de la poésie d'Aimé Césaire, admettent un plus grand commun diviseur qui est l'intensité exceptionnelle de l'émotion devant le spectacle de la vie (entraînant l'impulsion à agir sur elle pour la changer) et qui demeure jusqu'à nouvel ordre irréductible². »

— Pensé par André Breton, arrangé par moi.

« Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la nègrerie ; que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de cotons soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes. »

— CÉSAIRE

« Parce que nous nous haïssons nous et notre raison, nous nous réclamons de la démence précoce de la folie flambante du cannibalisme tenace.

Comptons :

La folie qui se souvient

La folie qui hurle

La folie qui voit

La folie qui se déchaîne »

Ça égale le rythme d'une révolution.

« L'homme qui crie n'est pas un ours qui danse. »

1. Lettre n° 1 (fonds Jacques-Ferron).

2. Tiré de la préface d'André Breton au *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. L'ouvrage venait d'être réédité (1947) chez Bordas. Les citations de Césaire qui suivent sont aussi extraites de ce recueil.

[Mars 1947]³

J'ai connu François Hertel — « ton cher, son cher ami » comme il dit.

Il est mondain, aimable, me déplaît au physique autant qu'un rat. Possède une multitude de toiles — des horreurs ! — [...] qu'il m'a montrées avec orgueil.

Devant pareille sécheresse, je suis restée bouche bée, je suis ressortie de même.

[...]

« La délivrance de l'âme⁴ » m'a plu — mais il ne faudrait pas sentir dans tes écrits « la thèse supprimant la poésie ».

Je te considère assez comme un écrivain primitif, qui renifle ceci cela, qui rit de ci de ça ; que les détails amusent, mais qui quelquefois, d'un fait insignifiant, anodin, d'un homme, tu obtiens une attitude universelle de l'homme.

Tu ne seras jamais un automatiste, ou rien de semblable qui aurait la même méthode pour travailler — le même espoir — ton espoir est au-dehors et non pas en dedans.

Sur Proust.

(J'ai lu ça dernièrement — ça rend lucide mon antipathie pour Proust.)

« Proust a essayé d'expliquer le sujet sans le transformer et par conséquent n'a pu fatalement aboutir qu'à une explication qui pêche par la base. »

— Nicolas Calas, « Faiblesse du choc affectif chez Proust ».

Proust élimine et quitte *l'objet*. Il remplace le monde par une abstraction, l'objet par une suggestion, il suit le chemin de la prière — c'est encore une manière de dépersonnaliser.

Les chocs produits par Proust ne causent qu'une très faible surprise.

Proust doit donc être rejeté, son attitude morale n'est pas objective. L'intérêt de son œuvre ne peut plus être que très mince — il est faible en tant qu'artiste, faible en tant que moraliste, il ne vaut qu'en tant que chercheur de la vérité — mais en comparaison de Freud, que les découvertes cliniques de Proust paraissent médiocres.

3. Lettre n° 3 (fonds Jacques-Ferron).

4. Allusion à un manuscrit de Jacques-Ferron intitulé « Alléluia ou la délivrance de l'âme ».

La liquidation de Proust en peinture équivaut à la liquidation de l'héritage impressionniste.

Excuse le décousu, c'est pigé ici et là.

D'après moi, Proust a été la fin du roman « psychologique ».

Je t'envoie mes becs. Quel sale caractère tu as.
Je t'aime bien,

MARCE

Troisième lettre sur Hertel, sur toi, sur Proust. Comme tu es bien encadré !

[Mai 1947]⁵

Mon cher Johnny,

Il faut un courage du diable pour commencer cette lettre. J'ai un paquet de choses à te dire. J'aimerais n'avoir rien de précis à t'écrire et vaser, flâner dans ma lettre avec une tête molle, des yeux perdus et une plume sans ordre qui me ferait écrire sans arrêter.

Au diable le courage. — Je garde ma tête molle et t'écris mille choses pêle-mêle.

[...]

Si j'étais gardien de la Sun Life et que l'on me disait que j'ai une belle maison, j'en serais fier, vu que cette question serait sans doute justifiée par l'air aristo de ma personne, par mon œil fier, par ma bouche hautaine. Ainsi devrait-il en être de ma méprise à propos des vers de Valéry. Ta poésie sur un tympan d'oreille⁶ paraît tout aussi vivante que n'importe quel Valéry. Dans tes écrits comme dans tes romans, ce qui me semble venu le plus spontanément est certainement ce qui me plaît le plus et ce qui te plaît le moins [...].

Et puis pour ce qui est de l'admiration des grands hommes, il faut avoir le courage de ne pas trop admirer. Rien de plus facile que de se jeter dans la contemplation et l'admiration d'autrui.

5. Lettre n° 6 (fonds Jacques-Ferron).

6. Allusion probable aux « Trois Tableaux en forme de cœur », poèmes en prose de Jacques Ferron parus dans *Le Carabin* (vol. III, n° 1, 2 octobre 1943, p. 5).

J'ai lu ton roman⁷ qui est toujours aussi fin — et voici le côté affaire :

A — Fiche moi la paix avec ton 10 % — tu vas me couper tout mon plaisir. J'ai vu Gilles Hénault. La File indienne⁸ fait une publication de 300 livres — petits formats — ce qui coûte \$ 180 et qu'ils revendent entre amis. Pour tirer à 3 000 c'est une autre histoire — ça coûterait \$ 600 à \$ 700 pour t'éditer toi-même et tes livres te rapporteraient \$ 3 000, moins \$ 600 imprimerie, moins \$ 600 mise en consultation = \$ 1 200, \$1 800 clair si tu vends. L'oncle Raymond⁹ pourrait peut-être prêter.

Ou

J'ai dit à Gilles de présenter le manuscrit à L'Arbre qui peut peut-être l'accepter, sinon il ne reste que les curés et Serge¹⁰.

Alors je veux te demander :

A — préfères-tu Arbre ou Raymond ?

B — Si Arbre ne marche pas, préfères-tu Serge ou Raymond ?

Avec l'éditeur tu as la moitié des profits et tout est dit. Je laisse faire Gilles pour les courses vu qu'il passe vite où moi je ferais antichambre deux mois. Il est bien gentil ce Gilles Hénault.

Claude Gauvreau, qui est un ami, présentait une pièce à huis clos¹¹. Se trouvaient invités tous les bonnets forts du monde artistique et les amis très humbles. Tu aurais ri, Johnny. La salle a sifflé, a ri, enfin c'était des plus en tempête. Naturellement j'ai défendu Claude et sa pièce, qui a bien du bon à mon avis, mais qui devait faire dresser les cheveux de certains. Ce qui fait, vieux frère, que loin de suivre tes conseils, je me compromets à plaisir avec les gens qui me plaisent. C'est peut-être enfantin, mais fameusement rigolo et excitant. Pour ce qui est des communistes, je n'en suis pas, je ne m'occupe pas de politique, mais j'expose tout simplement. Ceux qui verront dans ça mon adhésion au Parti, eh bien tant pis, je m'en fiche. Les gens sont bêtes et comme tu dis, on prend les fins là où ils se trouvent.

7. « La gorge de Minerve », roman resté inédit. De Gaspésie, Jacques avait chargé sa sœur d'entreprendre des démarches pour le faire publier à Montréal.

8. Les Cahiers de la file indienne, maison d'édition fondée en 1946 par Gilles Hénault et Éloi de Grandmont.

9. Raymond Ferron, oncle paternel de la famille.

10. Les Éditions de l'Arbre furent créées en 1941 par Claude Hurtubise et Robert Charbonneau. Les Éditions Serge, fondées en 1944, avaient été rebaptisées l'année suivante du nom complet de leur fondateur, Serge Brousseau.

11. Allusion à la représentation de *Bien-Être*, qui eut lieu le 20 mai 1947.

À propos, où vas-tu imaginer que Borduas se mêle au peuple ? Il peint — c'est tout, mais pour le communisme, il fait comme toi, se laisse aller là où l'on se sent glisser — où le monde glisse — à quoi bon mettre les freins contre une chose qui aboutira dans cinquante ans — ou demain.

Il y a eu réception après la pièce — réception délicieuse, tapageuse, où le vin coulait et les esprits aussi. Le groupe est beaucoup plus certain de mon succès futur que moi je ne le suis du mien. Borduas, lui, reste toujours aussi sévère, ce qui me plaît énormément. Quel étrange bonhomme il est. Terriblement moqueur — je le blague sans cesse et lui tiens tête le plus possible. — Je n'aime pas les influences poussées outre mesure.

Je suis heureuse de te voir une vie aussi bien organisée. Tu es rudement chanceux pour un jeune médecin. En attendant que tu sois pêcheur, ne te fatigue pas trop, à quoi bon tout dépenser à extraire des dents¹².

Ma fille va bien. René¹³ vient de passer son droit civil et a fait la barbe à ses copains. Époux croit que je m'amène fatalement à une vie où il n'y aura plus que tubes de peinture, peintres et pinceaux ! Je ne suis pas aussi pessimiste et me laisse aller dans mon petit train-train, croyant encore que dans la vie on peut concilier bien des gens, et les choisir.

Je m'endors. Je suis toujours heureuse de savoir que tu m'aimes.

Je te becs,

MARCE

P.S. Tu avais raison. L'exposition de Prague¹⁴ a eu lieu à Montréal trois jours, dans une *cave* et pas un chat n'en a parlé si ce n'est les exposants. Ça n'a pas d'importance.

À propos, Johnny, j'aimerais à avoir :

A — deux des six grosses chaises blanches pour le gazon.

B — Les vieux cadres du grenier que j'ai réunis et sur lesquels je pourrais peindre.

Je t'en reparlerai.

[...]

12. « Il m'arrive de faire de la médecine ; le plus souvent c'est la routine, vendre des toniques, arracher des dents. Toute la côte est édentée, la dyspepsie est florissante [...] » (lettre de Jacques Ferron à Pierre Baillargeon, le 16 décembre 1946).

13. René Hamelin, époux de Marcelle Ferron.

14. Quelques artistes montréalais — parmi lesquels Marcel Barbeau, Jean-Paul Mousseau et Pierre Gauvreau — avaient été invités à présenter leurs œuvres à Prague, en juillet-août 1947, dans le cadre d'un festival international de la jeunesse. Il n'a pas été possible de retracer l'endroit où eut lieu cette « avant-première » montréalaise.

5 fév[rier 19]48¹⁵

Mon cher Jac,

Je ne vois pas pourquoi Proust ne doit me plaire qu'à la deuxième lecture. Je crois que j'ai une gymnastique intellectuelle assez grande pour ne pas attraper un mal de tête à le lire — (chose que j'étais incapable de faire il y a quatre ans). Et puis je n'aime pas Proust pour des raisons plus sérieuses que ce que tu sembles croire. Je ne traite pas Proust de putain — je dis qu'il est le *miroir* d'une petite-bourgeoisie désolante, qu'il est sans génie, qu'il est un artiste honnête mais sans envergure.

Et puis tu dis :

« Les peintres — vous prétendez qu'une éternelle fidélité à vos tableaux est le moyen de les comprendre. »

D'abord il ne s'agit pas uniquement de comprendre un tableau, il faut savoir le lire, le comprendre, c'est entendu, mais il faut surtout en être ému. Le comprendre et l'aimer peut certainement amener une éternelle fidélité.

Et puis, je ne crois pas que Balzac soit facile parce qu'il est lu depuis cent ans. Il est entendu que nous avons un recul qui nous permet de juger réellement ce qu'est Balzac — mais comme en peinture, un tableau qui date de deux cents ans est plus facile de lecture, mais pour voir la sensibilité des formes, pour comprendre le sujet réel de ces formes (et non le sujet anecdotique, extérieur à l'œuvre), il faut une aussi grande connaissance, une sensibilité aussi bien éduquée que pour aimer un chef-d'œuvre des temps modernes. Il en est de même en littérature.

Ici se termine ma réponse à ta lettre du 30 janvier.

J'ai reçu tes trois livres — je te remercie. J'ai lu hier *L'Homme de minuit* — F[rancis] Carco. C'est un livre très agréable comme tu dis. Il y a beaucoup d'atmosphère dans ça.

Tout de même quand Carco dit que la misère quoi qu'on en pense n'amène pas au crime — je trouve cette déclaration assez gratuite, pontificale — c'est une idée toute faite. La pègre ne donne tout de même pas des individus honnêtes (pris dans un sens large), même s'ils sont très sympathiques.

Tout de suite après j'ai lu *Les Cent Vingt Jours de Sodome* de Sade. Ouf ! C'est à faire déshabiller une sœur. Ça donne une idée des capacités de l'homme — ça rétrécit aussi notre « petit monde de petites jouissances ». Les héros de Sade sont des sursexués qui m'emballent. J'attends trois livres de France que je t'enverrai — après j'essaierai d'avoir du Sade pour le faire lire à la famille. La petite Merle¹⁶ va certainement aimer.

15. Lettre n° 7 (fonds Jacques-Ferron).

16. « Merle » : abréviation de « Merluce », surnom de Madeleine, la sœur de Marcelle et Jacques Ferron.

J'ai commencé aujourd'hui *L'Amour fou* d'André Breton — t'en donnerai des nouvelles.

J'ai reçu aussi ta lettre du 24 janvier que j'ai bien aimée — surtout le passage « quand ils sont partis je suis content ; je reprends le fil de mon livre, de mes idées, de mes rêves, de mes souvenirs, le fil de ma vie ». Et puis ce qui m'a amusée, c'est que tu travailles avec la même discipline que moi — on avance par bonds après de longs sommeils. Il est curieux de voir des peintres qui travaillent journalièrement, continuellement, sans excès, comme des artisans — ça dénote certainement une force, peut-être moins de fantaisie.

À propos du « ton toujours dogmatique » :

1° — « Et cette certitude équivaut au plaisir absolu que l'on éprouve à l'œuvre. » Et moi je dis que ce plaisir absolu est un acte d'amour — un acte aussi captivant.

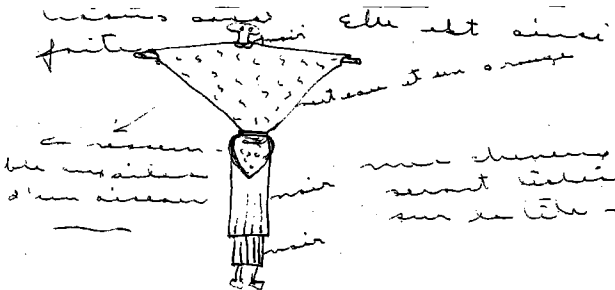
2° — « Les bonds prodigieux. »

3° — « Les longs sommeils » qui font que si l'on travaille on a l'impression de tourner en rond, de se répéter, de ne plus aller du connu à l'inconnu.

Pour ce qui est de la peinture, une toile est, pour moi, quand elle est réussie, parfaite d'un coup — il n'y a pas à y revenir. Si elle est manquée, je la détruis. Ainsi trois ou dix toiles sacrifiées me donneront une toile que je ferai sans efforts et qui sera très belle et parfaite. Je puis passer un mois à peindre sans résultat valable et, par contre, en une semaine, produire six toiles parfaites.

En résumé, à date, je possède onze toiles que je considère comme belles — comme tu vois, je crois que nous avons une manière différente de faire des brouillons, c'est tout.

Il faut que j'aille repasser. Je vais demain au vernissage de la CAS¹⁷. J'aurai une robe créée par moi. J'ai peint le tissu aussi. Elle est ainsi faite :



17. *Contemporary Arts Society*. Cette exposition eut lieu dans les locaux de la *Art Association of Montreal*, du 7 au 29 février 1948.

J'ai l'air d'un Christ.

Je t'envoie deux journaux. Ils ne sont pas très intéressants, les journaux. À propos de ton livre — pas de nouvelles de Brousseau. Je l'appellerai demain — je n'en ai pas le goût aujourd'hui — c'est vrai qu'il n'y a que quinze jours de ça.

Nous préparons notre exposition de groupe ainsi que le manifeste qui sera publié¹⁸. Au bout de tout ça, j'entrevois la prison. Je t'en enverrai un exemplaire.

Je te laisse vieux Johnny.

Mes becs,

MARCE

P.S. « L'Impromptu de Québec¹⁹ » — est-ce ton prochain roman ?

[Mars 1948]²⁰

Mon cher Johnny,

Tu es un nigaud, orgueilleux, irresponsable, qui aime tout ce qui est facile.

Que Toulouse-Lautrec aimât les putains, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Cela ne devait certainement pas l'empêcher d'avoir des idées.

Les peintres comme les poètes qui avaient de quoi à dire ont toujours été nécessairement des révolutionnaires. Exemple : Courbet en était un. Ça semble assez étrange. Eh bien, ses convictions, ses idées ne lui sont pas venues en lisant *Les Mille et Une Nuits* — des manifestes en sa faveur. À Montréal, des philosophes de la trempe d'un Bergson par exemple — ça n'existe

18. Cette exposition n'aura pas lieu ; quant au manifeste — *Refus global* — il paraîtra en août 1948. Ferron se moquera à plusieurs reprises de cette anticipation de sa sœur. Dans « Lafcadio est venu chez Tranquille (... au Canada) », il écrit, en écho à cette lettre de sa sœur : « Écrivant ce manifeste, Borduas prévoyait des sanctions qu'il encourrait. Une des signataires ne me disait-elle pas, les yeux pétillant d'une adorable folie : il est même possible que nous allions "en prison" » (Fonds Jacques-Ferron, Bibliothèque nationale de Québec, MSS 424, 2.2.6).

19. Certains indices laissent croire que cet « Impromptu » était une version primitive de la pièce *La Mort de Monsieur Borduas*.

20. Lettre n° 5 (fonds Jacques-Ferron).

pas — alors cher enfant, il faut bien faire le travail nous-mêmes — ce qui n'est pas agréable — ce qui prend du temps, ce qui va faire ficher Borduas en dehors de l'École du meuble — qui est son gagne-pain.

Naturellement tu ne peux pas réaliser ça.

Bonsoir, je t'aime bien, même si tu es désespérant, même si tu fais la chaloupe.

Beccs,

MARCE

[...]

[Avril 1949]²¹

Cher Johnny,

Il est vrai qu'à l'hôpital on attache beaucoup d'importance à la vie d'écurie, comme tu dis — cette impression disparaîtra ; tu es un nouveau venu, un pas initié — ta graisse ou pas graisse cessera de t'importer — il n'y a que la tête qui reste, le seul avantage d'un malade sur un autre. La seule révolte possible — si tu ne veux plus manger, c'est aussi absurde que de ne pas vouloir dormir. Il vaut beaucoup mieux être en révolte contre le goût plus ou moins avoué qu'on a quelques fois d'en finir ou de se laisser aller. Avec une tête qui fonctionne, c'est suffisant pour ne pas mener cette vie végétative qui te répugne.

Ici se terminent mes conseils, sachant très bien ce qu'ils valent. Je me souviens qu'au Sacré-Cœur²², j'étais souvent comme un bateau sans gouvernail, ni capitaine, ni boussole — arrachant mes bandages, me faisant venir du *sloe gin* par l'infirmier.

J'ai lu du D.H. Lawrence — *Histoire de la littérature américaine*. Il y a des choses magnifiques dans ça — je te l'envoie. Quel étrange homme — j'ai vraiment eu l'impression d'un esprit qui recherche l'équilibre parfait entre le matérialisme et le spirituel — qui se veut de plus seul, qui se sait irrémédiablement seul, n'attendant des autres que des « sympathies » comme il dit. Si jamais l'homme arrive à produire des individus de cette force, l'Éden sera retrouvé.

Les potins sont peu nombreux. L'article de Claude a paru. René a rencontré Gilles Hénault — très réticent, a traité René d'espion, etc.

21. Lettre n° 8 (fonds Jacques-Ferron).

22. En 1940, Marcelle Ferron avait effectué un séjour de plusieurs mois à l'hôpital du Sacré-Cœur à la suite d'une délicate opération à une jambe.

René a longuement placoté avec ton Papou²³, qui lui a raconté des choses « fabuleuses ». Devant un de ces récits, je t'ai vu couvert de sang pendant qu'on te frappait à coups de matraque²⁴.

Ils ont vraiment du plaisir à se créer des « petites intrigues » où il n'y a qu'eux de propres — victimes de cette révolution que l'on fera avec des compromis. De braves révolutionnaires qui s'entre-tueront avant la révolution [...].

Excuse-moi de t'avoir parlé de ça, ça m'enrage, leur sainteté et leur faux martyre. Je me propose de voir Gilles sous peu. Ce sera une conversation sans complications ni détours — simplement pour mon petit plaisir personnel. [...]

Aimerais-tu que je t'envoie quelques livres — as-tu des journaux ? Renvoie Lawrence avant le 25 si possible, ça vient de la bibliothèque M[unicipale].

Il fait un temps de chien — devrai maller mon paquet demain — le Christ meurt en beauté — vendredi 3 heures — tonnerre, éclairs.

Je m'ennuie de toi, il me semble vraiment que ton départ remonte à des semaines et semaines. Écris-moi. Où est situé l'hôpital ? Peut-être en pleine forêt, sur le bord d'un lac ? Et Nathalie, pourquoi veux-tu qu'elle perde tout de suite son sourire ?

On m'a parlé d'Haïti — t'en reparlerai.

Bonjour et becs,

MARCE

P.S. J'ai envoyé ton manuscrit à Robert. Écris-tu ?

[Mai 1949]²⁵

Mon cher Jac,

Je relis le chapitre de Gros-Morne²⁶. Je suis désappointée. J'ai l'impression que tu as écrit ça un peu comme un devoir — on te sent attaché. Ton impromptu, écrit probablement beaucoup plus vite, me plaît beaucoup, sujet à part. C'est nettement

23. Surnom de la femme de Jacques Ferron, Magdeleine Therrien.

24. Le 29 mars 1949 — soit quelques jours avant d'être admis au sanatorium — Jacques Ferron avait été arrêté, rue Saint-Laurent, lors d'une manifestation communiste contre la constitution de l'OTAN ; c'est à cette occasion qu'il fut frappé par un policier.

25. Lettre n° 11 (fonds Jacques-Ferron).

26. Jacques Ferron semble avoir profité de son séjour au sanatorium pour remanier une fois de plus son roman, lui ajoutant par exemple des chapitres inspirés de ses deux années en Gaspésie.

de toi et sous cette légèreté, ce style qui court et que tu sembles renier, je trouve beaucoup plus de « sondage », comme tu dis que dans Gros-Morne. Qui t'as mis dans la tête qu'il fallait être lourd, ou ci, ou ça ?

À propos — *Tobacco Road*²⁷ n'est pas pour moi un livre extraordinaire — loin de là. C'est bien, mais je ne le relirais pas — cette critique est pas mal subjective. Ce bouquin me fait penser à ces toiles qui représentent des humains dégénérés, dans tout l'attirail de leur misère. Le peintre qui peint en met, et croit, à « l'intention » de rendre les hommes plus sensibles, ou plus humains, en plus de faire de la mauvaise peinture, est rudement dans les patates. *Tobacco Road* est mieux que ça évidemment.

Il me fait plaisir de te voir écrire — peut-être est-ce un peu la cause de tous ces jours où je n'ai pu t'écrire — une des causes en tout cas.

Je t'ai cherché le *Mithridate* de Racine vendredi. Tranquille ne l'avait pas. Irai demain chez Ménard ou Bergeron.

J'aime beaucoup cette comparaison — écrire comme une araignée fait son fil. C'est la seule manière de pouvoir, comme l'araignée, faire du fil toute sa vie, sans être par lui ligoté et momifié.

J'ai assisté lundi au spectacle de danse de Françoise [...] ²⁸. En somme c'est mieux que ce qu'il est possible ordinairement d'avoir à Montréal — beaucoup mieux. La salle était en partie pas très sympathique, ce qui a donné à Claude G[auvreau] une grande tristesse. Il me disait : « Enfin, ce spectacle ne présentait tout de même pas un objet complètement neuf — et tu vois la tête des gens — ils ne voient pas, n'entendent pas — ça me fiche le cafard. » Dans ces moments je le trouve adorable, Claude. Je suis peut-être cruelle, comme dit Borduas, mais j'aime ces moments de désespoir chez un homme fort — l'ombre et la lumière.

À propos — Claude, à qui j'avais laissé *L'Impromptu*, m'appelle — je n'ai rien compris à son téléphone — me faisant lecture de ton *Impromptu*, comme si je ne l'avais pas lu, il était agité, des pieds à la voix, d'un rire et le tout coupé de phrases : « Pourquoi

27. *Tobacco Road*, roman d'Erskine Caldwell (1934).

28. Françoise Sullivan et le comédien Alexander Kerby. Ce spectacle de théâtre et de danse, intitulé *Les Deux Arts*, fut donné les 8 et 9 mai 1949 au Théâtre des Compagnons de Saint-Laurent. La troupe « Théâtre 6 » joue quatre « morceaux dramatiques » en français et en anglais ; Françoise Sullivan, accompagnée d'un groupe de danseurs, présente pour sa part quelques chorégraphies sur des musiques originales de Pierre Mercure. Voir [Anonyme], « Danse et art dramatique au spectacle « *Les Deux Arts* », *Le Devoir*, 5 mai 1949, p. 4 ; Jean Vincent, « *Les Deux Arts* », *Le Devoir*, 9 mai 1949, p. 4.

ne me coupe-t-il pas la gorge avec un rasoir ? » Enfin tu es méchant, perspicace, etc. Claude doit te répondre — il veut croire que la barbe que tu lui fais porter est née du petit mot « un peu dilettante » qu'il t'avait écrit dans *Le Canada*.

Les Cliche doivent venir le 21 — espère aller te voir — peut-être mon fils sera-t-il arrivé ?

[...]

J'ai placoté hier avec Muriel Guilbault — très amusant — elle est typiquement faubourienne [...]. Nous nous sommes farouchement attaquées, comme deux ennemies que nous avons toujours été — de nature.

Elle a avoué, vaincue, que j'étais la femme la plus vache pour une autre femme qu'elle ait rencontrée — sa franchise sournoise me plaît.

[...]

Quelle lettre de placotage. Trop longtemps que je ne t'ai écrit.

Mes becs,

MARCE

P.S. T'enverrai des livres de la bibliothèque — ne suis point encore allée.

J'envoie des journaux qu'il t'amusera peut-être de feuilleter.

J'ai écrit à Langlois pour qu'il me donne une garantie d'emprunt. Si je reçois quelques sous, t'enverrai des bons livres — la finance est difficile.

Poucet²⁹ passe sa licence dans trois jours.

Il est très ennuyant de ne plus te voir apparaître ici, un peu comme le soleil, qui vient, part, au gré de sa fantaisie et de son goût, parce qu'il se sait désiré.

Sérieusement — même si tu sors — y a-t-il amélioration dans ta santé ? Quand dois-tu sortir ?

[Mai 1949]³⁰

Mon cher Jac,

J'ai relu cet après-midi *L'Immoraliste* de Gide. C'est à croire que je n'avais jamais lu ce bouquin, tant l'intérêt que j'ai mis à le relire fut grand.

29. Surnom de René Hamelin.

30. Lettre n° 14 (fonds Jacques-Ferron).

Est-ce que le petit nègre comprendra ? La dernière scène est assez pénible — toute la maladie de Marceline. Pour toi, je sais que tu ne peux être de la famille des êtres à petits chapelets — mais je crois que tu as agi comme un idiot avec ta santé — lis page 88. Il n'y a rien de plus facile que de se malmener — de se détruire — dans la plupart des cas c'est une attitude qui est loin d'être saine et forte, indique une grande fatigue.

Il est des jours comme hier, où je peins ; je sors du néant des formes, des couleurs — c'est facile et pénible en même temps. Une toile est terminée, je le sais, je continue, je l'enlaidis, puis dans un mouvement qui va s'accélération je la détruis. Je lui jette mes couleurs par la tête, comme un enfant impuissant — et c'est réellement de l'impuissance.

S'il n'y avait pas du sana, tu voulais faire de toi une toile sans fraîcheur, sans formes, sans vitalité. Il est beaucoup plus difficile de vivre pour ceux qui se sont demandés ce qu'est la vie — mais si c'est plus difficile la vie a plus de prix.

J'ai vu Bécasse³¹ dernièrement — elle change, lentement — elle prend confiance en elle, ce qui lui donne confiance dans les autres, ce qui fera disparaître chez elle les mesquineries qui surgissaient comme une poussée de fièvre — inattendue, désarmante. Il y a bien des choses qui m'échappent chez elle — mais elle me plaît beaucoup parce qu'elle a une très grande sensibilité.

J'ai vu un film — *Le Puritain*³² — la dernière image est celle-ci : (un homme amené à douter tue la femme — Thérèse — qu'il aime), on voit Jean-Louis Barrault, obsédé, affolé, traqué, se tenant la tête à deux mains et interrogeant l'obscurité, demander tout bas : « Thérèse, où es-tu ? »

La mémoire est la seule immortalité pour les êtres qu'on aime. C'est étrange mais quand je pense à Papa, je rêve sans souvenir précis, il se fait un vide complet ; ce vide c'est peut-être l'oubli, mais je ne crois pas — c'est plutôt le contraire — le vrai souvenir débarrassé de l'heure, du temps, etc.

J'essaierai d'avoir une occasion pour aller placoter. Potins — Borduas a gagné le prix de peinture au Salon du printemps³³ — suis heureuse pour lui. Ça doit faire du bien à 40 ans. D'autant

31. Bécasse : surnom de Thérèse Ferron.

32. *Le Puritain*, film de Jeff Musso (1937).

33. Borduas venait de remporter le prix Jessie Dow au 66^e Salon annuel du Printemps du Musée des beaux-arts de Montréal.

plus que le jury était sympathique — Lyman, Marian Scott, Viau.
Vaut mieux devoir un plaisir à des gens qu'on estime.

Suis fatiguée, bonne nuit,

MARCE

P.S. : recevez-vous les journaux là-bas ? réponds oui ou non.
Pas compliqué. N'oublie pas le Lawrence promis.

Je pense à ça tout d'un coup : as-tu des sous pour ton train-train ? Si jamais tu es cassé, vu que tu ne travailleras que plus tard, envoie un S.O.S. Je suis égoïste — ne voudrais pas que tu te donnes cette raison pour ne pas écrire.

[Mai 1949]³³

Mon cher Jac,

Je lis dans Alain : 1° « Un portrait se forme à partir d'une cellule de couleur » ; 2° « l'art est une manière de faire, non une manière de penser ». Je suis d'accord avec la première phrase et trouve que la seconde peut prêter à des malentendus, ce qui est assez fréquent chez Alain. C'est une idée laissée en chemin. Parce que je crois que faire et penser, chez un artiste, sont un tout. Mais il est juste que l'accent sera toujours sur le mot « faire ».

Je jaisais l'autre soir avec Borduas qui, ayant acquis un métier irréprochable, semble se détacher du pur automatisme — en ce sens que, ex. : un beau dessin d'enfant, une belle peinture d'homme. Dans la peinture de l'enfant il y a l'essentiel — ce qui est pour moi l'essentiel — qualité sensorielle — fait de rien, d'imperceptibles qui se sentent. Trop d'artistes perdent cette qualité, l'accent étant uniquement porté sur ce qui fait qu'ils sont « tel homme » = leur intelligence. Donc je disais que Borduas tente la grande aventure, la parfaite maîtrise — peinture d'enfant et d'homme — l'âge de pierre et le xx^e siècle.

Je ne sais si tu saisis ce que je veux dire. Dans la conversation je me débrouille, mais l'écriture m'est aussi étrangère que la hache des bûcherons.

J'ai fait une folie : j'ai acheté une petite toile de Borduas³⁵ — assez petite pour que je te l'apporte à Sainte-Agathe. Il ne faut vraiment pas perdre l'habitude de faire des folies et c'est ce que j'étais en train de faire.

34. Lettre n° 15 (fonds Jacques-Ferron).

35. Huile sur toile sans titre et non datée, 21,5 × 16,5 cm. Signée « B » dans le coin inférieur droit.

Guy Jasmin³⁶ a une curieuse de tête — il est jaune avec de petits yeux perçants. M'a demandé « comment se porte votre frère Jacques ? ». Je ne sais pourquoi, peut-être à cause du ton cérémonieux, mais je n'avais pas le goût de lui parler de toi — « Pas mal ». « On dit : il a une lésion n'est-ce pas ? » Tous les regards se tournent vers moi — et réponse : « Je ne sais vraiment pas ce qu'il a. » Ça dit avec une apparente indifférence qui fit changer la conversation.

Comment fais-tu pour te faire aimer ainsi des gens ? Peut-être parce qu'on prévoit ton talent — parce que tu te dévoues pour tous les gens qui t'approchent.

J'ai rencontré Michel Laforest³⁷ — devenu grand seigneur qui achète des toiles pour sa maison. A fait semblant de ne pas me reconnaître, mais au saut imperceptible (quel acteur) de son œil, je puis jurer qu'il m'a reconnue, et de fait, quelques minutes après — avec sa douce moitié — il fuyait. J'aurais pu être méchante, je le serai un jour — à la prochaine occasion. Il est gros — avant il ressemblait à un rat, maintenant c'est un porc.

À propos de *Tobacco Road*, je sais que c'est un bon livre, à cause justement des qualités que tu énumérais. Mais pour moi, il n'est pas un livre extraordinaire. Un livre extraordinaire est un livre qu'ayant terminé, je sens le besoin de relire, qui me suit du matin au soir durant des jours. Tout ça est très personnel et n'a de valeur que pour moi, sujet à changement. J'aime un objet mystérieux, insaisissable. *Tobacco Road* ne m'est pas tombé des mains, comme tu dis — comme le font les livres qui nous emmerdent, je l'ai aimé — mais n'en suis pas restée bouleversée.

Claude G[auvreau] — théâtre

Françoise S[ullivan] — danse

P[ierre] Mercure — musique

[Jean-Paul] Mousseau — costumes

Moi — construction probablement — tout ça réuni en un spectacle continu de trois heures — en plein air. Si oui ce sera merveilleux — sinon fiasco complet. [...] Découverte d'un nommé René Le Marquand³⁸ — acteur rempli de promesses — d'une très grande souplesse — etc. Cette expérience ouvrira des voies pour l'activité de l'automne.

36. Éditorialiste au journal *Le Canada*.

37. Il s'agit probablement du galiériste Frantz Laforest, qui utilisait plusieurs pseudonymes. Voir *Écrits II*, p. 328.

38. Ce comédien faisait partie de la troupe « Théâtre 6 » qui avait présenté le spectacle *Les Deux Arts* au Théâtre des Compagnons les mois précédents.

Est-ce que Pierre Elliott Trudeau était dans ta classe ? Il a l'air d'un mandarin chinois — revenait d'un voyage autour du monde — semble être malheureux, blasé — inconvenient d'avoir trop d'argent et la terre entière.

Je remarquais, les amis qui sont sans le sou n'ont pour la plupart pas été plus loin que New York ou quelques jours à Paris — et tous respirent le projet, semblent infatigables, tandis que ce Trudeau a l'air d'un être harassé, qui ne possède plus la joie de vivre. On croirait vraiment qu'il a fait le tour du monde à pied — et que Mousseau, par exemple, l'aurait fait uniquement avec un œil. Ce doit être merveilleux de voyager — seule — avec tous les sous possibles.

Poucet passe sa licence demain. Semble être plus ou moins préparé. J'espère qu'il passera — je n'aime pas les échecs pour lui.

Bonjour,

MARCELLE

P.S. J'ai l'impression que les gens qui vont te voir ne te font aucun bien au moral. Comme résultat tu te creuses la tête pour trouver un petit emploi. Tu regardes ta future liberté avec effroi et pour avoir moins peur tu te fais bon mari.

Si ça peut te plaire d'être l'éternel mari — c'est toi que ça regarde — mais pour ce qui est de l'emploi, pourquoi te tracasser avec ça là-bas ? Ce sont des choses que tu règleras dans le temps.

Pourquoi dans ta dernière lettre me dépeins-tu Papou comme une Sœur de Charité ? Je n'aime pas les caractères estropiés. Pour aimer un être, il faut croire en lui. J'ai horreur des gens qui jouent sur les sentiments n'en ayant pas. S.V.P. ne m'en parle plus — question de race comme tu dis — l'éléphant n'aime pas la souris — la souris [le] chat.

[Juin 1949] ³⁹

Cher Johnny,

Je reçois ta lettre, ce qui me fait émerger de la poussière, sauter par-dessus balai et vadrouille et venir me réfugier dans un petit coin pour te répondre.

Tes idées sur la tuberculose me font peur — parce que tu les sais incomplètes, tu sembles vouloir les justifier davantage. Je suis bien d'accord avec toi à propos du moral, mais la

39. Lettre n° 16 (fonds Jacques-Ferron).

tuberculose n'est pas une maladie mentale. Si tes poumons sont attaqués, ce n'est pas *uniquement* avec une libération spirituelle que tu vas les rapiécer. Là où je suis d'accord, c'est qu'il ne faut pas donner son goût de la vie, etc. au médecin ou à sa maladie.

J'ai relu quelques « pages immortelles » de Freud. Il y a vraiment de quoi avoir le vertige devant les « portes ouvertes » que laisse entrevoir la psychanalyse. Tout ce que l'homme avait appris à édifier d'illusions semble être en notre époque par terre.

L'homme, comme dit Freud, a perdu son royaume qui était la terre qu'il croyait le corps le plus important (Copernic). Il a perdu Dieu et son âme immortelle avec Darwin et avec Freud, il doit réaliser froidement la fragilité de son intelligence et la dépendance de son moi supérieur à ses instincts.

J'aimerais vivre assez longtemps pour voir ce que l'homme essaiera d'édifier pour se donner une raison de vivre autre que celle de vivre tout simplement — de vivre d'une façon merveilleuse, de retrouver l'Éden comme tu disais.

En vieillissant, il me semble que la société des autres hommes devient de moins en moins indispensable — ici en tous les cas, et en ce moment. Les gens qui me plaisent sont ceux qui ont une vie qui leur est propre, qu'ils vivent réellement — une vie spirituelle, et ces gens-là sont rares. Et ce n'est qu'avec cette race d'hommes qu'on arrive à ne pas s'ennuyer, à vivre avec des livres, de la peinture, etc.

Ce qu'il y a de bête, c'est que je suis la première à courir vers les inconnus pour y découvrir un homme exceptionnel peut-être — et naturellement on revient toujours bredouille — parce qu'un homme, comme un beau tableau, n'est pas un panneau-réclame.

Ton Haïtien semble bien sympathique.

[...]

Becs,

MARCE

Je relis ta lettre. En résumé, tu ne peux admettre que je n'aime pas, que je ne tiens pas à me frotter à des gens que toi tu aimes. Ce que je dis est vrai pour moi — je suis ainsi faite. Toi tu me plais — est-ce que tu me discutes ce goût ? Il y a réellement du plaisir à être capable d'aimer ou de ne pas aimer certains êtres. Je ne serai jamais neutre. Rien à faire, n'essaie pas d'entreprendre ma conversion.

Becs,

MARCE

Et puis autant que je te connais, tu as aussi tes inimitiés que loin d'accepter, tu camoufles. Tu veux être poli et éviter toute injustice avec les hommes. Tu as le tort de les croire mieux que ce qu'ils sont. Il y en a qui sont comme des terrains marécageux — ils peuvent t'ensevelir dans la boue. Au diable la politesse et la compréhension — mieux vaut faire le tour en réalisant que les trous de boue, ça existe.

Rebecs,

MARCE